

Notes sur Rose Guignard

Rose Guignard est née Derrière-la-Côte¹, dans les années 1890. Elle fait toute sa carrière de régente à la 3^{ème} classe du Sentier. Pendant cette longue période, elle habite le vieux collège avec sa mère qui mourut en 1940.

A sa retraite, Rose Guignard désira retourner vivre dans la maison de son enfance que son père avait bâtie. Ce bâtiment était alors la douane de Derrière-la-Côte, et fut le siège d'une intense activité lors de la dernière guerre et du contrôle des frontières. Elle y vécut jusqu'en 1961, année où elle décéda à l'hôpital de la Vallée, atteinte de la maladie de Parkinson.

L'œuvre de Rose Guignard débute avec la brochure « Neiges d'antan » tirée sur polycopieuse à encre. Un texte magnifique et émouvant qui raconte la vie de sa mère et de ses aïeux dans la maison ancestrale des Grandes Roches. Il est probablement certain que Rose Guignard fut encouragée par les siens, connaissant sa sensibilité, sa mémoire et sa facilité à écrire, à fixer ainsi sur le papier toute cette vie d'antan qu'on lui avait racontée sans qu'elle n'oublie rien. Ce texte fut diffusé dans le cadre restreint de la famille. Il sera suivi des 6 cahiers dont la matière s'étale des années 1940 à 1957, demeurés manuscrits longtemps.

La rédaction de « Neiges d'antan » avait certainement donné à Rose Guignard le goût et le plaisir de l'écriture. Ses cahiers de notes, de réflexions, de souvenirs, sont l'introspection souvent douloureuse d'une croyante « éclairée » pour qui la foi est toujours à renouveler pour qu'elle reste vivante. Ils sont aussi le témoignage inestimable d'une Combière authentique pour qui la terre natale, avec sa dureté, mais aussi sa beauté, est parmi les valeurs essentielles d'une vie. Comme elle nous fait aimer cette région de Derrière-la-Côte, et par là toute notre Vallée, Rose Guignard. Comme elle nous fait comprendre aussi à quel point une maison familiale est bien toujours le centre de l'univers d'où tout rayonne. On en écrivait des pages et des pages sur cette œuvre, encore méconnue mais si belle et si lumineuse en dépit de la solitude qui pointe en toute page. Car Rose Guignard, qui avait perdu toute jeune un ami qu'elle aurait certainement épousé, l'était vraiment, solitaire, surtout après le décès de sa mère en 1940. Et cela malgré toutes les belles amitiés, d'ici et d'ailleurs, que son intelligence et sa noblesse d'âme et de cœur savaient lui attirer. Rien décidément ne pouvait combler ce vide immense, toujours présent et douloureux, et pourtant source éternelle de création.

Telle fut Rose Guignard, telle fut son œuvre. Le lecteur, après l'avoir découverte au travers des pages qui suivent, et de celles qui les ont précédées, pourra-t-il jamais l'oublier ?

Il est de bien entendu que le témoignage de sa foi, parfois trop insistant, pourra déranger à l'heure où l'on lira ces lignes, et où moins de rigorisme, tout

¹ Il semble qu'en général on ne mette pas les traits d'union. On nous pardonnera cette petite fantaisie.

au moins on le souhaite, étreint les croyants. C'était d'époque, où l'on croyait sincèrement marcher en permanence aux côtés de Jésus et sous l'œil de Dieu, pourvu que l'on ait ouvert son cœur au message de l'Évangile. Mille problématiques liées à celui-ci ne vous effleuraient pas. Vous aviez conscience de votre vérité et celle-ci, quoiqu'aperçue aujourd'hui fragile, alors ne vous permettait pas de douter. Vous viviez avec des certitudes aussi solides que la terre où vous étiez né !

Mai 1944

Les élégantes

Affairées, elles vont et viennent, sans aucun souci de leur beauté. Cependant tout est grâce dans leurs attitudes, soit qu'elles volent, soit qu'elles se posent, étalant leur large plastron blanc, rabattant leurs longues ailes avec de jolis mouvements de leur petite tête noire.

Les hirondelles de cheminée ! Elles portent encore ce nom, alors que les vastes constructions qui leur servaient d'abri ont à peu près disparu avec le progrès. Elles n'en reviennent pas moins au pays, fidèles à leur destinée mystérieuse. La saison impérieuse a commencé pour elles, la saison des nids.

Deux d'entr'elles ont trouvé sous le toit de mon logis l'emplacement désiré. Avec la hâte fiévreuse de leurs aïeules, elles amassent brins de paille, duvet de laine. L'abreuvoir humide leur fournit la boue nécessaire à leur travail de maçonnes. Déjà le nid est formé. Elles s'y plongent, frémissantes, et pendant qu'elles tapissent l'intérieur, on n'aperçoit plus que l'extrémité de leur queue qui s'agite. Puis, lassées, elles se posent un instant sur un fil et paraissent alors si confiante que même le bruit de la fenêtre qui s'ouvre tout près d'elles ne trouble pas leur quiétude.

Hirondelles, mes amies, vous volez dans l'azur serein sans rien savoir des oiseaux gigantesques semeurs de destruction, se poursuivant dans des ciels troublés. Vous êtes au milieu de nous l'emblème de ce qui dure, de ce qui se perpétue avec fidélité. Aides de la campagne, vous avez votre place marquée dans le labeur incessant de la saison trop courte.

C'est le cœur serré que nous entrevoyons le moment où nous ne verrons plus vos courbes gracieuses sillonner l'espace. Et pourtant, semeuses de joie et d'espoir, au jour de deuil de l'été finissant, quand vous prendrez votre élan vers le sud, vous décrierez déjà la trace de votre prochain retour.

